

UN METIER DE L'HUMAIN
UNE AFFAIRE DE PERSONNE ET
DE RELATION AVEC
SES ENJEUX, SES EXIGENCES,
SES PEURS, SES POUVOIRS

Mireille CIFALI

Psychanalyste Professeur à la faculté de psychologie et
des sciences de l'éducation de l'Université de Genève

Supplément à « Chantiers 44 » - CPPAP 56211

NOVEMBRE 1993 SALON DES APPRENTISSAGES INDIVIDUALISES
ET PERSONNALISES I.D.E.M 44 PEDAGOGIE FREINET

Présentation: Jean Le Gal

Les phénomènes de comportement sont notre quotidien et parfois perturbent les activités et nous perturbent nous-mêmes. Et il nous faut comprendre ce qui se passe pour pouvoir agir efficacement et depuis déjà longtemps dans notre histoire, nous faisons appel à la psychanalyse pour tenter de comprendre les phénomènes humains qui se passent dans la classe. Dans l'histoire de Freinet, Charles Baudouin rappelle dans son livre « L'âme enfantine et la psychanalyse », qu'il avait conseillé à Freinet de demander aux enfants de raconter leurs rêves.

Notre compagnonnage avec la psychanalyse est déjà très ancien. Ici même en Loire-Atlantique, nous avons travaillé dans les années 60 sur les effets thérapeutiques de l'expression libre et pratique de la classe coopérative. J'ai moi-même eu à travailler avec le docteur de Mondragon, qui était psychothérapeute, sur une technique que nous avons créée, le psychographodrame, qui partait du dessin d'enfant et qui utilisait ensuite les techniques de Moreno pour justement qu'on puisse s'exprimer dans la classe. Ensuite nous avons eu à travailler avec les créateurs de la psychanalyse institutionnelle à Nantes, David et Marc Leclerc, et là sur un autre point, « lois, règles, transgressions, sanctions », ce qui est toujours d'actualité, un phénomène perturbateur dans la classe.

Tout le monde connaît les travaux de Fernand Oury, qui a su allier les techniques Freinet et les pratiques de l'institutionnel pour créer la pédagogie institutionnelle. En faisant appel à Mireille Cifali, dans ce salon des apprentissages nous sommes dans la poursuite de nos relations avec les psychanalystes et avant de lui donner la parole, je voudrais vous lire un petit passage d'Alice Balint dans le livre de Mireille Cifali « Pédagogie et psychanalyse » qui est intéressant à rapporter aujourd'hui, à l'époque où nos dirigeants de l'Olympe de l'éducation nationale commencent à oublier sérieusement la pédagogie

« Pour imposer des changements durables dans la société, il faut les consolider par des mesures éducatives adéquates. Il s'en suit que les réformes du système d'éducation entraînent forcément des bouleversements

sociaux, même si ce n'était pas le but recherché car chaque amélioration modifie l'équilibre de l'ensemble d'une société donnée. C'est pour cela que la pédagogie est la science la plus révolutionnaire, on peut même penser que ce sont les améliorations insignifiantes des méthodes d'éducation qui sont à l'origine du progrès de la culture parce que tout système a ses défauts et appelle donc nécessairement des changements ».

Donc nous attendons de Mireille Cifali qu'elle nous donne quelques points d'appui de plus pour nous aider dans notre action de changement de l'école et de la société.

Mireille Cifali

Je pense que chacun ici a son expérience d'une pratique et certains sont dans le métier depuis très longtemps. Ils ont accumulé du savoir, de l'expérience, qu'ils tentent de transmettre et d'autres commencent à se former et espèrent trouver des outils ou des repères dans ce métier.

Personnellement, j'ai été du métier, mais peu de temps, et suis devenue une universitaire, de celles qui ont la prétention de dire à des praticiens certains repères et certaines choses. Nous savons bien qu'il y a toujours eu depuis le début du siècle, des tensions entre les dits savants, c'est-à-dire les dits théoriciens, qui aimeraient bien rendre objective la pratique d'éducation et des praticiens qui à la fois se tournent vers les savants pour savoir comment faire et s'en détournent parce qu'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent.

J'ai fait l'histoire de ces malentendus et aujourd'hui je ne pense pas que nous allons totalement les lever. Je pense que c'est une rencontre entre des pratiques différentes, des lieux différents et je crois que l'un des enjeux, c'est bien de conjuguer des savoirs différents, savoirs savants et savoirs d'expérience et non pas qu'ils s'affrontent, pour que l'on restitue un peu la complexité de ce métier.

J'espère que mon langage ne vous hérissera pas trop et que vous trouverez dans les mots que je vais dire quelque chose qui met du sens à ce que vous vivez ou une rencontre entre ce que vous savez déjà et ce que moi j'ai construit avec mes instruments.

Pour me situer par rapport à mon discours, j'appartiens à la section des sciences de l'éducation de Genève qui a une longue histoire de réflexion sur l'acte d'enseignement et mon champ de recherche et d'enseignement, c'est le rapport entre le champ de la psychanalyse et le champ de l'enseignement.

C'est une tradition helvétique qui ne date pas de quelques années. Charles Baudouin était un psychanalyste du début du siècle et depuis 1912 des psychanalystes et des éducateurs ont tenté de voir quels étaient les liens entre les deux champs. Moi, j'ai repris cette tradition. Ma vision est partielle. Elle est de dire que le métier d'enseignant est un métier de relation, est un métier humain où se rencontrent des êtres humains avec tous les enjeux psychiques que cela signifie.

Je n'ai pas la clé du métier d'enseignant, je n'en ai qu'un petit bout, une capacité de réfléchir à ce qui est le plus irrationnel, ce qui nous échappe, ce qui nous tient aux tripes, là où on a nos aveuglements, nos distances, mais je ne prétends pas couvrir l'ensemble du métier.

Dans mon enseignement, j'essaye d'articuler deux sciences qui sont la psychanalyse et la sociologie, parce que le métier de l'humain comporte à la fois de l'individuel et du social et qu'un enjeu pour l'avenir, ce n'est non pas un clivage entre des discours sociologiques et des discours psychanalytiques, mais une articulation entre les deux. Je fais beaucoup de supervision des métiers de psychologue, physiothérapeute, musicothérapeute, éducateur, infirmière, enseignant, tous ces métiers de l'humain qui ont des techniques, des outils, mais souvent empruntés dans ce qui est la relation à l'autre.

Mon savoir n'a pas été constitué par des recherches, par du laboratoire, mais en travaillant avec des gens qui ont un métier, alors que moi j'en ai un autre. C'est de nouveau une rencontre entre des savoirs différents, mais qui permet non pas de rendre ces thérapeutes à mon image, mais de leur permettre de penser des gestes et de les penser pour que certains de ces gestes ne deviennent pas des gestes destructeurs

Avec Philippe Perrenoud, nous coordonnons un groupe pour réaliser une nouvelle option de licence en sciences de l'éducation-mention enseignement, qui sera le cursus universitaire des enseignants en formation. A Genève aussi, la formation des enseignants en primaire va être rapatriée en sciences de l'éducation.

Nous avons la prétention durant les quatre années, où sera menée la licence, d'articuler la pratique et la théorie, savoirs d'expérience et savoirs savants et de faire bouger l'université de son bastion du savoir savant pour lui permettre de réfléchir sur les savoirs d'expérience. Nous ne savons pas si nous allons réussir, mais c'est cette formation des enseignants, cette articulation de comment l'on se forme à ce métier complexe, qui sont aussi un des lieux de réflexion.

Je suis aussi historienne, donc je pense beaucoup, et je crois important de penser l'histoire, de penser nos filiations et c'est ainsi que nous pouvons nous situer dans le présent, c'est de ne pas rendre négative ou de ne pas annuler l'histoire, mais l'intégrer et nous permettre de nous distancer à travers l'histoire.

Je reprendrai une phrase de Léon Blum que cite Emmanuel Lévinas dans « L'humanisme de l'autre homme » et qui disait ceci « Nous travaillons dans le présent et non pour le présent, combien de fois dans les réunions populaires ai-je répété et commenté les paroles de Nietzsche, que l'avenir et les plus lointaines choses sont la règle de tous les jours présents ». Lévinas dit que Nietzsche écrit cela en 1941 en prison et commente en disant « qu'un homme en prison continue à croire en un avenir non révélé et invite à travailler dans le présent pour les choses les plus lointaines auquel le présent est un irrécusable démenti. Il y a une vulgarité et une bassesse dans une action qui ne se conçoit que pour l'immédiat, c'est-à-dire en fin de compte pour notre vie ».

Nous ne travaillons pas pour nous, mais pour ce qui viendra, nous devons toujours nous situer entre le passé et le futur et ainsi nous saurons là où nous nous engageons.

J'aimerais dépasser un peu la question de la psychanalyse pour restituer les enjeux de

l'enseignement actuel, c'est-à-dire, ceux que je repère et je m'appuierai sur des philosophes tel Edgar Morin, et dans un deuxième temps vous dire ce que j'entends des peurs, des craintes, des angoisses, des gens du métier et comment je conçois la complexité de ce métier.

Puis j'essaierai de plaider pour vous dire que dans l'acte d'enseigner, on y est pour quelque chose, c'est à dire « Je, j'y suis » et cela signifie de l'amour, de la haine, de la violence, du pouvoir, du racisme, de l'exclusion, etc. Cette partie subjective fait partie de notre profession et notre responsabilité est de l'engager dans une réflexion, de ne pas la laisser dans un impensé.

Enfin, je vous parlerai de formation, de comment l'on se forme à réfléchir à cet irrationnel qui est moi. Il y a véritablement beaucoup d'enjeux actuels et de plus en plus de gens du métier me convoquent en disant ce qu'ils veulent devenir, ce qu'est le futur, à quoi devons-nous prendre garde. Lorsqu'on pose la question du futur, c'est vrai que l'on est dans une période de flottement, d'interrogation, de changement, de rupture et comme l'avenir est inconnu et nous angoisse on aimerait bien que quelqu'un nous dise ce qu'il va advenir.

Les scientifiques, doivent refuser de prédire l'avenir, mais ils peuvent dire un certain nombre d'enjeux et un des enjeux selon les termes de Philippe Perrenoud, c'est que le métier d'enseignant va se professionnaliser, où il va se prolétarianiser. En termes de sociologue, cela veut dire que le savoir de ce métier va être rapté par des experts qui nous diront comment faire et qui vont dicter ce qu'il faut faire. C'est-à-dire un partage entre des théoriciens et les praticiens dont on aura rapté le savoir d'expérience.

On leur dira ce qu'il faut faire entre prolétarianisation (c'est-à-dire le royaume des experts, donc une impossibilité pour les praticiens de penser leur pratique) ou une professionnalisation. C'est pour cela que je me bats à Genève pour faire une licence universitaire, c'est-à-dire donner aux praticiens une capacité et une compétence de s'autonomiser dans leur pensée, et donc être capable dans un certain cadre avec certains outils de prendre des décisions par eux-mêmes, de penser leur pratique et de produire des connaissances.

Je crois que la tension est forte, et même si je suis une experte, ma position est de permettre aux gens de la pratique de construire leurs savoirs et de ne pas se laisser damer le pion par des experts qui diraient mieux qu'eux ce qu'ils savent déjà. Les enjeux actuels, et là je vous recommande un livre de Morin, qui s'appelle «Terre Patrie», qui remet bien les enjeux actuels des sciences et de l'écologie. Je citerai d'autres philosophes, que ce soit Yann Patochka ou Lévinas, qui disent tous que la révolution à venir se situera non seulement sur le plan technique mais surtout sur la relation, le changement dans la relation des hommes entre eux, des hommes à eux-mêmes, des nations entre elles.

Ce qui nous cause le plus de difficulté, de souffrance, le plus de pathologie, ce n'est pas la technique mais le rapport de moi à moi, de moi à l'autre, de groupe à groupe, de nation à nation et là, nous sommes encore au b.a.ba de ce que nous pourrions apprendre. Ce n'est pas minimiser les effets techniques et les techniques qui bouleversent les civilisations et les cultures, mais c'est aussi se dire que nous avons à travailler dans cette relation-là.

Un autre des enjeux, c'est le danger technobureaucratique, dit Morin, c'est-à-dire une rationalité sans sens, sans âme, une barbarie d'une science déshumanisée, d'un acte sans éthique, d'une fausse rationalité, un mépris au quotidien, une technique comme système de défense, une raison qui croit tout pouvoir régimenter et rejette le non quantifiable.

Donc il y a un pouvoir de la science qui peut devenir pathologique et il nous faut réfléchir, notamment les scientifiques, à sa cohérence, son impérialisme, à sa manière d'imposer aux autres une souffrance au nom de la science. Morin dit toujours que la folie n'est pas l'incohérence, c'est de vouloir une cohérence dans les phénomènes humains. C'est pour ça que l'on réclame autant d'éthique, autant de réflexion, que la science se pense, qu'elle n'est pas un pouvoir totalitaire comme à l'égal du pouvoir religieux que nous avons connu.

Un autre enjeu sera de tout temps. C'est que devenir homme ou femme comporte des épreuves qui ne nous seront jamais ôtées. Face à l'autre, à soi, à l'agressivité, à la destructivité, au sexe, à la mort, à l'intolérable, à l'angoisse, à

la peur de l'autre, à la violence, au vivre ensemble, à la contrainte, au désir jamais comblé, savoir qui je suis, la difficulté d'accepter les différences, toutes ces épreuves là, nous naissons avec et nous avons à nous reconstruire par rapport à qui je suis, qui je suis face à l'autre, par rapport à l'amour, par rapport à ma destructivité, à devenir homme ou femme.

Et cela comporte toujours des épreuves qu'aucune éducation n'épargnera. On me dit là que je suis pessimiste, mais je rétorque que je suis réaliste, nous pouvons créer la meilleure éducation, l'enfant sera toujours seul par rapport à certaines épreuves et nous avons à l'accompagner dans celles-ci et non pas à les lui épargner.

La question de l'éducation ne sera jamais résolue, car si l'on trouvait « La » bonne éducation, ce serait forger des êtres de toutes pièces alors que le fait que l'éducation ne réussisse jamais nous échappe, c'est le prix à payer de nos libertés.

Le problème de l'éducation est un problème que chaque génération doit commencer avec les éléments de son histoire. Il y a aussi un enjeu, c'est notre rapport à la société, à l'idéalité et au social. Il n'y a aucune société idéale, il n'y a que des sociétés avec des failles, des contradictions. La démocratie est peut-être celle qui nous laisse le plus de libertés dans ces failles, mais nous voulons toujours être protégés, abdiquer nos libertés.

Nous n'aimons pas l'indépendance et nous serons toujours tiraillés entre un désir de liberté et un désir de soumission, entre un désir de création et un désir de déterminisme et ces forces contradictoires, nous ne pourrons jamais les résoudre vers l'idéal de l'autonomie. Nous avons à faire le deuil de certains idéaux, de certains mots-clés, parce que cela nous brouille l'esprit. Donc, nous avons à comprendre nos idéalités, nos illusions, et l'histoire nous permet de le faire pour un peu comprendre quelle est la part d'ombre de l'humain.

Il y a là aussi une idéalité à faire, l'humain n'est ni bon ni mauvais, ni lumière ni ombre. Mais nous avons nos générosités, nos parts de destructivité, nos forces de vie et de mort, nos choses les plus belles et les plus médiocres, les plus viles, nous avons le sadisme et nous avons l'amour. Les pédagogues ont toujours voulu idéaliser la face positive, et nous

allons voir qu'ils se sont toujours fait ramasser par une part négative qu'ils n'ont jamais voulu prendre en compte.

L'une de mes missions, c'est non pas de nier l'amour, mais dire qu'il y a toujours haine et amour et il s'agit de travailler la haine, parce que la haine, ce n'est pas l'autre mais c'est moi. Si je restitue cette part d'ombre, je saurai la travailler. Il n'y a aucun élément humain qui soit positif ou négatif.

L'amour peut être destructeur, un événement négatif peut être constructeur, la souffrance nous construit. S'il n'y avait pas d'épreuves, nous ne pourrions pas grandir, donc il y a toujours cette tension et nous devons nous bagarrer pour que les forces de mort ne l'emportent pas, mais nous ne résoudrons jamais cette tension. Ce qui sera de toujours, c'est le rapport à l'autre, cette tension entre des forces contradictoires.

Actuellement on ne peut plus faire le pari de la masse et de l'individu, il nous faut créer d'autres liens sociaux. Dans les sociétés qui nous ont précédé, la masse primait l'individu, alors que dans nos sociétés, il y a l'individu qui prime sur la masse et nous savons que si nous entrons dans une individualité trop grande, la société se défait. L'enjeu, comme le dit Morin, c'est aussi préserver les diversités dans l'unité. C'est-à-dire le sujet et le social, la communauté, la solidarité et l'individu.

Vous le savez dans votre pratique, le groupe est important mais le sujet aussi. Vivre avec l'autre dans sa différence. sans les annuler au nom d'une communauté générale, mais essayer de faire cohabiter le vivre avec l'autre et le vivre avec soi, et tous les métiers sont dans cette difficulté. Tous les problèmes de la diversité culturelle, de la mondialisation des problèmes nous montrent que là, nous devons réfléchir.

Il nous faut trouver une écologie de l'action. Morin le dit, nous sommes dans un barbarisme de l'usage des théories, et les sciences humaines sont incapables de penser une pratique. Il nous faut essayer de penser l'action, c'est à dire "qu'est ce qui fait que je décide telle ou telle chose ?" et d'avoir une éthique et une connaissance de l'action. Nous sommes au début de notre réflexion. Ces enjeux dépassent purement la relation, mais ils me semblent importants pour les années à venir.

Pour la seconde partie, je vais essayer de vous tracer un portrait d'enseignant qui commence son métier, avec les influences helvétiques de ma connaissance des enseignants de là-bas. Je vais énoncer toutes les peurs et les angoisses des enseignants qui commencent. Quand j'entends les enseignants en formation, que me disent-ils ?

La première impression, c'est qu'ils peuvent être dépassés par la complexité ambiante, c'est-à-dire confrontés à des éléments qui leur échappent, qui les entraînent dans une position d'ignorance, qui les déstabilisent complètement.

Ils aimeraient tout comprendre, tout savoir, ne pas être ignorants et pouvoir maîtriser tout ce qui se passe et ils sont toujours dépassés par des choses qu'ils ne comprennent pas. Ils rêvent de mettre fin à ce désarroi de ne pas comprendre.

Ils veulent mettre en place des choses qui devraient produire des effets et ils s'aperçoivent qu'une leçon même bien préparée, bien rodée, bien faite, ne produit pas ces effets et sont toujours surpris par quelque chose qui les dépasse. Ils aimeraient bien un peu plus de certitudes. Ils ont l'impression que rien n'est stable, que les repères ne sont pas universels. Ils ont plein de scrupules, de questions, et aimeraient trouver des réponses à « où s'arrêter face à un enfant ? Quel est mon rôle ? ».

Ils sont préoccupés de pouvoir se tromper et ont l'impression de pouvoir commettre des erreurs, une très grande peur de faire mal à l'autre. Ils hésitent entre ce qui est juste et ce qui est faux, ont l'impression d'un flottement car ils aimeraient faire un geste en ayant la certitude qu'il est juste. Ils mettent cela au compte de la jeunesse, et « plus tard, quand je saurai, je pourrai dire exactement ce que je dois faire ». Ils vivent très mal avec ce doute constant sur la valeur de leurs actes.

Je travaille beaucoup avec des enseignants du primaire qui choisissent encore le métier pour l'amour des enfants. Il y a un besoin d'aimer qui est très grand et ils pensent que cet amour va les préserver des difficultés. Et pourtant ils se disent « mais si tout d'un coup je ne les aimais pas autant, que vais-je faire si j'avais des sentiments nettement négatifs, ou si je commençais à les haïr, s'ils m'agacent ? ». Donc ils ne savent pas quoi faire de leurs sentiments et en plus ce qui les déstabilisent

complètement, c'est si l'un des enfants commençait à le haïr, à le rejeter, à ne pas l'aimer. Il y a une demande d'amour extrêmement grande dans la relation et pourtant quelque chose leur échappe car ils se disent bien qu'ils ne vont pas être protégés par cet amour.

Une autre de leurs peurs, c'est que les enfants leur échappent, qu'ils ne les aient plus en main, c'est tout le problème de la discipline, le problème lancinant de se dire « comment vais-je faire pour me sortir d'un rapport de force qui ne va pas manquer d'advenir ? ».

De même qu'ils savent qu'ils ne sont pas toujours à la bonne distance, qu'ils sont toujours trop dedans ou trop dehors. Ils se demandent comment ils vont pouvoir se situer par rapport à leurs sentiments, ils se disent que les sentiments sont importants dans la relation mais que ça devient une subjectivité et "je ne dois pas être subjectif puisque les théoriciens me disent que je dois être objectif".

Alors ils se disent, « je vais aller grapiller dans le savoir pour pouvoir me repérer ». Ils font un peu de sociologie, de psychanalyse, d'anthropologie, de didactique, et s'aperçoivent que ces savoirs grapillés dans les sciences humaines ne leur servent pas à comprendre toujours l'acte et dans quoi ils sont pris.

Souvent ils se retournent contre les théoriciens des sciences humaines en leur disant « vos savoirs ne servent à rien ». Ils se demandent aussi s'ils ne vont pas être prisonniers d'exigences venant de l'extérieur, c'est-à-dire des marionnettes au service d'un système et qu'ils n'auront pas de liberté. Eux qui ont épousé le métier pour permettre à tous les enfants d'acquérir le savoir vont se retrouver à exclure certains enfants du domaine du savoir.

Ils vont être déterminés, il y a un rapport au pouvoir qui est énorme, c'est-à-dire qu'on voit que les enseignants projettent sur le pouvoir, des choses qu'on ne leur demande pas, ils se norment et se conforment à des exigences auxquelles personne ne leur a demandé de se conformer. C'est toute une tension entre le rapport au pouvoir et la liberté et ils ne s'y repèrent plus. Souvent à l'orée de leur discours, il y a quelque chose d'une impuissance, d'une difficulté, d'un dépassement, d'un désarroi. Cette impuissance, de temps en temps, ils l'ont

et la gomme parce qu'on accepte d'être impuissant une minute mais pas plus, après on veut se rassurer.

En regardant les anciens, ils se disent, « mais comment vais-je survivre à ce métier ? Comment vais-je ne pas perdre mes espoirs et arriver à la loi du moindre effort, au cynisme, à l'indifférence et à la dépression ? », ce que beaucoup d'anciens leur donnent comme image. Quand ils côtoient des enseignants, ils sont horrifiés par le discours que ceux-ci tiennent sur les enfants, par leur cynisme, la dévalorisation du métier et ils se demandent comment ils vont échapper à tout ça.

Faut-il remplacer toutes ces peurs et ces angoisses par des certitudes ? Je dirais que qui à ses peurs et ses angoisses, doit se sentir rassuré, car elles vont le pousser à réfléchir quotidiennement au sens de ce qu'il fait.

Pour survivre dans ce métier, il n'y a qu'une chose à faire, c'est travailler ses propres angoisses, non pas pour avoir la peur au ventre tous les matins mais pour se pousser à penser, à réfléchir.

Une personne qui n'aurait pas cette démarche sera, certes, plus tranquille dans sa tête mais deviendrait dangereuse pour les autres, c'est-à-dire que celui qui est trop sûr, qui a trop de certitudes dans ce métier, qui s'est fait un bétonnage de théories, qui croit savoir, avoir la vérité et l'applique va être destructeur pour l'un ou pour l'autre.

Donc ce métier est pour moi, un métier de doute, d'incertitudes, d'impossibilités de s'y repérer, où il y aura toujours de l'incompréhensible, de l'inintelligible et il faut faire avec. Il ne faut pas leurrer les enseignants en formation en leur disant « un jour tu sauras » et malheureusement beaucoup de théories le disent.

Il faut apprendre à vivre avec des morceaux d'intelligibilité et surtout à produire un sens qui soit quotidien. Pour moi ce métier d'enseignant est un métier de l'humain. Cela signifie qu'il a pour support et agent, un être humain, vous qui avez un prénom mais qui êtes présent avec une fonction et aussi une histoire.

Souvent les théories mettent entre parenthèses que l'enseignant est un être humain, un sujet qui va être convoqué avec son psychisme, son histoire inconsciente dans la relation qu'il tissera dans l'acte d'enseigner. C'est donc à la fois un métier avec un être

humain et toute pratique ne doit pas gommer l'être humain.

En aparté, je vous citerai un très beau livre Delbos et Jorion sur les paludiers, qui s'appelle « La transmission du savoir » et qui montre le heurt entre les scientifiques et le paludier qui sait bien qu'il est au centre de ses gestes et de sa compréhension alors que le scientifique voudrait gommer ce qu'il est avec ses humeurs, pour qu'il ne réfléchisse que théoriquement ou scientifiquement.

Gommer qu'on fait partie de l'action, c'est voir revenir le sujet dans ses zones les plus sombres. Il faut se dire, « j'y suis pour quelque chose » et la rencontre est intersubjective, c'est-à-dire que vous rencontrez d'autres êtres humains, bien entendu pas comme le thérapeute qui est dans le rapport duel, mais même dans le groupe, dans la manière que vous avez de dire bonjour à tel ou tel, que vous souriez à l'autre, que celui-ci vous agace, etc., vous rencontrez des êtres humains, des sujets et non des objets. Toute relation intersubjective est faite d'imaginaire, d'amour de haine, de rejet.

Etre professionnel ce n'est pas gommer cette subjectivité, nous travaillons avec elle et nous devons l'engager dans une pensée. Savoir que j'y suis pour quelque chose, c'est pouvoir réfléchir à mes actes, à ce que je suis, au poids de ce que je suis dans le rapport à l'autre.

Le métier d'enseignant est donc un métier de l'humain mais aussi pris dans le social, où nous avons des fonctions, où nous sommes dans un cadre institutionnel. Il y a donc à réaliser tout un travail sur le cadre social et le cadre institutionnel.

Toute la pédagogie institutionnelle à travaillé ce côté qui est souvent gommé dans la formation des enseignants comme si on faisait croire qu'on est enseignant, qu'on est une personne, mais qu'on est pas dans une tension avec l'institutionnel.

Métier du social, de l'humain, c'est aussi le métier qui va permettre aux générations à venir de s'approprier les savoirs constitués par notre civilisation. Mais le savoir n'est pas un outil, une technique, il n'y a pas d'un côté l'intelligence et de l'autre l'affect. Le savoir est structurant psychiquement, l'affectif et l'intelligence débordent l'un sur l'autre et l'enjeu c'est peut-être non seulement de permettre l'accès au savoir mais donner le désir

d'apprendre, le goût de la pensée, la curiosité et en ce domaine les techniques Freinet ont beaucoup travaillé là-dessus.

Ce rapport au savoir ne doit pas s'autonomiser mais se relationner avec l'ensemble du métier. C'est là que c'est difficile car le métier a produit un certain nombre d'experts qui ont des territoires.

Si on est didacticien ou sociologue, on n'entend pas les psychanalystes, et les psychanalystes n'entendent pas les didacticiens. Il existe des clivages, des luttes de territoires, des luttes de langage qui sont contre-productifs par rapport à la complexité du métier.

On ne peut pas privilégier l'une des avenues sous peine de cécité et d'aveuglement et de destructivité. Le langage sociologique à créé des perversités, à vouloir être le seul détenteur de la vérité, les psychanalystes aussi qui ramènent toute la question de l'enseignement à une question de personne. C'est pour cela que c'est complexe et que le métier est difficile.

Aujourd'hui, on entend des plaintes, un discours alarmiste sur les dégradations des conditions d'enseignement, sur l'envahissement des problèmes du social, des enfants démotivés, venant de toutes cultures.

On ne sait plus comment enseigner, il y a de la violence, de l'inquiétude, on a envie de baisser les bras, une nostalgie du temps passé où les enfants étaient si gentils, si tranquilles, et on dit que le métier se délite.

On ne peut plus faire ce métier, on ne sait plus si on doit être gentil animateur en bradant le savoir parce que les enfants n'en veulent plus, ou bien assistants sociaux pour réparer les failles du social, ou thérapeute pour réparer les souffrances. J'entends beaucoup de désarroi et dire que notre métier n'est plus le même, nous ne pouvons plus faire ce que nous devons faire. Il y a beaucoup de dépressions, de fuites, de solutions individualistes au lieu de penser à ce qui se passe effectivement. Je vais vous redonner ce qui me semble important dans le métier d'enseignant.

Nos conditions historiques actuelles, qui sont effectivement difficiles où les conditions sociales et familiales sont de plus en plus délicates, sont un passage extrêmement porteur car nous devons inventer, trouver d'autres avenues que celles que nous avons eues

et cela nous invite à sortir de nos balises actuelles.

Pour moi, l'établissement et la classe sont des lieux structurants, qui sont essentiels. Il ne nous ne faut pas les perdre. Ce sera, soit un lieu du n'importe quoi, une poubelle. un lieu destructurant, violent, soit un lieu constructeur.

Lieu structurant, parce que, le dit dit Jacques Pain ou d'autres, c'est le seul lieu où l'on fait l'apprentissage du lien social. Alors soit on peut apprendre l'exclusion, la production de boucs émissaires, le racisme, l'intolérance, soit on se bat et on s'aperçoit que vivre avec l'autre c'est ce qui est le plus difficile dans toute civilisation et qu'il faut des techniques, des lois, que l'on peut apprendre la solidarité mais que ce ne sont pas des mots, une leçon.

A ce sujet, ce qu'a développé la pédagogie institutionnelle est essentiel dans ce « apprendre à vivre avec l'autre », et surtout tous les enseignants rêvent d'harmonie, de bien s'entendre, qu'il n'y ait pas de conflits, que dans la classe, on se respecte, que chacun soit autonome, altruiste.

On s'aperçoit que ces valeurs sont des valeurs que l'on construit et que les adultes sont loin d'avoir. Ce sont des choses que l'on construit au quotidien et l'on ne doit pas rêver d'harmonie, car dans ce cas, nous serions tous identiques et donc uniformisés.

Or, c'est parce que nous sommes différents qu'il y a des combats. Vivre avec l'autre, c'est avec l'autre comme d'abord notre ennemi, comme le montre la psychanalyse. Car l'autre, nous le déstabilisons ; il fragilise notre identité et donc nous nous défendons contre l'autre. Ce sont ceux qui sont le plus rejetés qui sont le plus rejetants. Ce n'est pas parce qu'ils sont méchants mais parce que « l'autre est insupportable à côté de moi ». Vous n'avez qu'à voir comment fonctionnent les groupes d'adultes à l'agressivité, contre l'autre, et à peu près au même niveau mais un tout petit peu plus que moi, en conséquence, je vais me défendre.

L'agressivité, la violence ne sont pas l'affaire des enfants mais bien celle des adultes. L'espace, l'établissement et la classe peuvent être des lieux structurants si l'on travaille ce lien social. Le dernier livre de Jacques Pain, parmi d'autres, montre bien ce travail dans les banlieues les plus chaudes avec des enfants rejetés et en violence. Certains font du travail

avec la loi et produisent des choses où l'on voit que ceux qui sont les plus violents expriment à travers cette violence leur existence. La violence est un langage que nous devons entendre. Les violents ne sont pas violents à eux seuls.

C'est nous, ensemble, qui les produisons et nous avons la responsabilité de leur donner des lieux structurants. Lorsqu'on donne ces lieux dans lesquels ils peuvent retrouver le goût du savoir, leur violence s'estompe. Ce lieu structurant, même si les liens sociaux se délitent à côté, si on est dans une transformation, l'école peut être un « refuge » qui nondère la difficulté de l'extérieur.

De même, nous travaillons sur la pathologie institutionnelle, car si ce lieu peut être structurant, il peut être aussi déstructurant. Jacques Pain dit « l'école peut être délinquante », qu'elle peut produire de la délinquance. Si elle est un lieu d'exclusion, de mépris, de rejet, alors, nous enseignons cela, avec des discours de solidarité et autres, parce que les adultes - vous le savez bien - peuvent faire de grands discours et produire tout à fait autre chose.

Et là, c'est de notre responsabilité. Dans ce lieu, on ne brade pas le savoir, tuais on en retrouve le sens. Tout être humain, qu'il vienne de n'importe quelle culture, peut trouver dans le savoir de quoi se structurer. Le discours des enfants démotivés me fait hurler.

Ils sont démotivés car on ne sait plus leur montrer combien le savoir est essentiel pour eux - non pas pour avoir des diplômes, cela c'est notre construction du savoir - mais pour leur existence.

Apprendre est la chose la plus merveilleuse. On ne doit jamais empêcher quelqu'un d'apprendre, lui barrer l'accès à l'apprendre, quelles que soient ses difficultés. Bettelheim dit que l'accès au savoir, c'est une plus-value d'être, et non pas d'avoir. Lorsqu'un enfant comprend quelque chose, quelle joie, quel plaisir et quelle possibilité de se structurer

L'accès au savoir peut en outre être thérapeutique. La psychiatrie travaille sur le psychique, le fantasme, mais aussi sur le savoir.

Il y a des enfants qui arrivent à se dégager de conditions familiales et historiques difficiles. L'accès au savoir dépasse les techniques et il faut raccrocher le savoir au sujet. Quel est le sens de l'apprendre, de l'histoire, de la mathématique, de la lecture ?

Dans les classes qui ne sont pas Freinet, on a fonctionnalisé les savoirs qui n'ont plus de sens. Et donc, un enfant qui ne comprend pas ne va pas se greffer au savoir. Notre fonction, c'est de permettre le greffage de n'importe quel enfant au savoir.

Francis Imbert qui travaille entre psychanalyse et pédagogie rapporte des choses magnifiques de ces enfants africains ou autres qui se greffent au savoir et tout à coup, d'élèves médiocres, deviennent des élèves qui aiment apprendre parce qu'ils comprennent que leur savoir leur apporte plus que d'apprendre $2 + 2$, mais qu'il les aide à se repérer.

Le savoir est structurant psychiquement, dans le temps, dans l'histoire, permet à l'enfant d'être et pas seulement de faire des bonnes notes. La classe est aussi thérapeutique sans que l'enseignant veuille être thérapeute.

Il y a eu dans l'histoire de nombreuses rivalités entre la thérapeutique et le pédagogique. Beaucoup d'enseignants, de la faute des thérapeutes selon moi, ont voulu être thérapeutes pour pouvoir réparer et faire bien alors qu'on leur disait qu'ils faisaient mal.

Il y a encore actuellement tout un discours négatif des thérapeutes sur le champ de l'enseignement et de l'éducation et les thérapeutes disent « vous commettez des erreurs, vous êtes traumatiques ». Lorsqu'on dit cela à un enseignant, il pense : « je vais me comporter comme un thérapeute et ainsi, je ne ferai plus d'erreur. ».

Je prétends que l'on ne peut se vouloir thérapeute dans l'espace de la classe mais nos outils, nos dispositifs - si nous pensons le milieu - nous permettent de créer des classes qui sont structurantes et permettent à certains enfants de dépasser les difficultés dans lesquelles ils sont.

Beaucoup de psychanalystes et de psychiatres montrent qu'une classe structurante est bénéfique pour un enfant. On peut donc épargner à certains enfants d'aller voir des psychologues ou des psychanalystes si on fait bien notre boulot.

Certains enfants ne peuvent éviter cette démarche car nous ne sommes pas tout puissants. La thérapeutique - c'est-à-dire permettre à quelqu'un de dépasser sa difficulté - n'est pas seulement aux mains des thérapeutes

diplômés, elle est également dans nos mains d'enseignants. Mais c'est toujours l'enfant qui nous le dit, après coup, que ce geste, cette parole, cette rencontre, il l'a prise et il s'est développé. Ce n'est parole psychologique.

Mais lorsqu'on dit cela, on n'abandonne jamais. Un enfant, s'il ne se transforme pas, c'est qu'il y a des forces qui l'empêchent, plus fortes que son désir de se transformer.

Comment jugeons-nous les enfants ? Comment les assignons-nous ? Comment leur mettons-nous des adjectifs ? Au point de leur créer un destin parce qu'on leur ôte tout avenir. Un enfant qui est ainsi a de bonnes motivations d'être ainsi, il a raison de l'être pour des motifs qui nous échappent. Mais certaines rencontres, certains gestes lui permettent de dépasser l'état dans lequel il était cristallisé.

L'un des outils de l'enseignant est de ne jamais baisser les bras, c'est de faire confiance et surtout, de prendre distance si l'enfant ne se transforme pas. Ce n'est pas qu'il vous résiste, qu'il vous refuse une transformation, mais qu'il a des choses qui en lui, sont angoissantes. Il est parfois moins angoissant d'être dans le symptôme que de se risquer dans la normalité.

Cela signifie que nous devons toujours oeuvrer et la somme de nos erreurs, là où notre geste est tombé à plat, va faire qu'un jour, le geste totalement bête qui fait que je l'envoie faire une course par exemple, va transformer quelque chose. Nous avons la responsabilité de créer ce milieu structurant.

Cela signifie quoi pour moi ? Cela signifie que nous sommes pour quelque chose dans l'acte d'enseigner, d'éduquer. Dans le rapport à l'autre, il n'y a pas seulement qui est devant soi mais aussi l'enfant que l'on a été, et nous dialoguons avec l'enfant devant soi à travers l'enfant que nous avons été.

C'est dans un rapport éminemment transférentiel, projectif, que l'on fait revivre à l'enfant des choses que l'on a vécues. Nous sommes placés dans une subjectivité incontournable. Notre histoire se répète. Il y a une rencontre psychique que même le groupe n'arrive pas à atténuer. Il y a toujours un enfant qui va vous convoquer à un endroit de votre psychisme et qui va vous faire « sauter ». Ce qui est pour moi extrêmement enrichissant dans le métier d'enseignant justement, c'est que vous ne

pouvez jamais être tranquille, que vous avez toujours à travailler. Il y a toujours un enfant qui va convoquer chez vous ce que vous aviez cru pouvoir mettre sous le boisseau.

De nombreux ouvrages de psychanalystes allemands et autrichiens (Reich, Balint. ...) dans les années 30, ont montré cette tension qui fait que quelqu'un choisit d'enseigner pour réparer sa propre enfance et se retrouve à faire payer la même chose aux enfants. Le voeu de réparer nous pousse à des répétitions. Je peux être sadique en voulant les aimer.

C'est cela qui est contradictoire dans le métier d'enseignant. On doit apprendre le savoir. C'est l'antithétique de la relation. Dans le savoir, vous pouvez maîtriser, il y a quelque chose de rassurant, vous pouvez connaître votre ignorance, vous pouvez apprendre. Dans la relation par contre, vous êtes mis à nu, vous êtes convoqué à quelque chose, ce sont les sentiments, l'irrationnel, votre histoire, là où vous vous aveuglez le plus, là où vous vous repérez le moins....

C'est pour cela que certains, dans ce débat cyclique entre relation et savoir, se réfugient dans le savoir et gommant la relation. Et ceux qui sont dans la relation gommant le savoir. Or, dans notre métier, il faut maintenir les deux. Les enseignants du primaire sont dans une position psychique différente de celle des enseignants du secondaire.

Les enseignants du secondaire, qui ont fait montre de savoir, ont passé une licence, ont choisi un objet d'enseignement, l'ont souvent fait pour des questions psychiques, pour fuir la relation et eux-mêmes. Ils se retrouvent devant une classe, bardés de diplômes, avec une connaissance de l'objet - ce qui est très bien - mais ils se heurtent à la relation. Il est vrai que l'on peut gommer la relation et se mettre dans le savoir, jusqu'au moment où on est balayé.

Les enfants, aujourd'hui, nous convoquent sur les deux registres et nous devons être des savants sans pour autant éviter la relation. Cela signifie que j'accepte de m'interroger, j'accepte ma part de destructivité, mon sadisme, mon histoire, j'accepte que tout cela passe dans la relation.

Lorsque vous écoutez les enfants, de quel maître se souviennent-ils le plus ? Celui qui leur apportait le savoir et les connaissances et dans le même temps, les respectait. Dans les dynamismes du savoir, il y a « j'apprends, parce

que j'aime le maître » ; nous avons tous, tout d'un coup, découvert un champ de savoir que l'on n'appréciait pas parce que quelqu'un devenait une surface identificatoire me permettant de découvrir une matière à travers ce qu'il était.

Et si nous n'avons pas joué de notre séduction, nous ne devons pas non plus négliger ce que nous sommes. Nous avons à comprendre ce que nous actualisons, et c'est cela le plus difficile. Se dire « Nous y sommes pour quelque chose » comme les parents y sont pour quelque chose dans les difficultés de l'enfance.

Il ne faut pas culpabiliser : c'est simplement inéluctable. Les psychanalystes disent : « si l'adulte se confronte à ses problèmes, à son propre refoulé, il délivrera les autres d'une part de son histoire. » Lorsqu'on dit aux parents qu'il est important de prendre soin d'eux, qu'ils découvrent ce qui les anime, ce n'est pas au nom d'une culpabilité, c'est au nom d'un nécessaire repérage des adultes pour eux-mêmes.

Lorsqu'on accepte nos haines, qu'un enfant nous agace au point d'avoir envie de le passer par la fenêtre, lorsqu'on accepte nos destructivités et qu'on arrive à les nommer, cela devient moins destructeur et l'enfant se déplace.

Lorsqu'on arrive à nommer, à dire - c'est tout le travail du Balint et des groupes Balint de supervision - l'adulte a la responsabilité non pas de transformer l'autre, mais de se transformer en premier. Or, actuellement, on veut toujours que l'autre change, mais nous C'est l'autre qui a tort, qui est responsable.

Lorsqu'on est professionnel, on a la nécessité d'entendre, non pas de manière coupable, ni tous les jours, lorsqu'on est pris dans une relation destructive, ce qui se passe en nous. Et lorsqu'on a pesé cela, on constate que l'autre se déplace.

Pour moi, cette part suggestive est une part qu'il faut travailler et - notamment dans les groupes Balint - on s'aperçoit de la souffrance des professionnels qui sont laissés dans la solitude de leurs sentiments. Lorsqu'ils arrivent à nommer en présence d'autres personnes, ils s'aperçoivent qu'ils ne sont pas seuls à éprouver ces sentiments, ce qui dédramatise la situation. Lorsqu'on dédramatise, cela allège la situation. Parler, nommer, nous permet souvent de nous déplacer.

Dans le milieu enseignant, on cache ses difficultés, on ne peut les nommer et fatalement, à un moment donné, cela « craque ». C'est un métier psychiquement si lourd que si des précautions ne sont pas prises, on en payera un prix psychique extrêmement lourd. Pour nous qui sommes barricadés dans la représentation du bon élève et du bon enseignant, c'est un pas qui est difficile.

Le métier d'enseignant, pour moi, doit avoir une éthique de responsabilité, de fiabilité, de parole, ... C'est pourquoi l'enseignant doit s'entendre parler, et sans être coupable de ses sentiments, ceux-ci doivent être travaillés.

Sinon, nous rentrons dans des rapports de force, de punition, de sadisme, de destructivité et nous hypothéquons l'avenir de certains enfants, parce que nous nous défendons. L'école devient un lieu de survie, c'est là qu'il faut s'arrêter et nommer les choses. Voilà notre responsabilité qui est de l'écoute et de la parole.

Vous me direz : « mais comment se former à cela ? Comment former pour écouter l'autre dans sa différence, pour ne pas céder à mon sadisme ? Comment former pour pouvoir donner du sens à ce qu'il vit et ce que je vis ? Comment former pour contenir l'angoisse, de là où il est, pour le mettre au projet ? »

Ceux qui doivent se former en premier, à mon sens, sont les formateurs. Je crois qu'ils doivent quitter leur logique de territoire, certains viennent du terrain, d'autres de l'université.

Il faut que tous s'interrogent de leurs rapports au savoir, de leur logique de territoire, de leurs rapports à la vérité et qu'ils aient une pensée propre et non répétitive. Pour la formation des enseignants, y a-t-il une démarche qui permette de nommer cet entour du métier, qui fait le métier ? Je crois que d'autres métiers peuvent nous aider, c'est ce que j'appelle la démarche clinique.

La clinique, cela signifie textuellement « apprendre au lit du malade ». Un enseignant est toujours devant une situation singulière, complexe, il est impliqué et doit produire du savoir, c'est-à-dire de la compréhension, du sens par rapport à ce qui se passe. C'est la définition des situations de métiers.

La science, ce n'est pas du tout cela. Elle produit de la connaissance, de la généralité, des lois dans l'expérimental. C'est pour cela qu'il existe une tension entre une certaine

conception de la science et une certaine conception de comment on construit des connaissances dans l'action. Lorsque vous êtes dans l'action, vous ne pouvez pas penser à Freud, Piaget, etc. Vous réagissez selon l'intuition et autres,...

C'est bien l'intuition, mais il y a tout un travail et on est dans une logique de compréhension et non pas d'explication. Il y a là aussi une tension : les sciences expliquent et nous, nous avons besoin de compréhension. La démarche clinique qui est une approche de la recherche que beaucoup de sciences humaines utilisent actuellement (la sociologie, l'ethnographie, l'histoire, la psychologie,...), cette manière de se rapporter à l'autre et de produire du savoir qui est de produire du sens sur des situations singulières. C'est toute la réflexion du « comment on comprend une situation » dans les stages, comment on la nomme, comment on décide, c'est toute l'écologie de l'action.

Quelles sont nos stratégies ? Les sciences humaines sont des outils et le rapport entre clinique et sciences humaines est que ces dernières nous permettent de sortir de certains préjugés, ce qui ne suffit pas pour agir. C'est ce que Morin essaie de mettre en place : une écologie de l'action, une écologie de penser les choses qui nous viennent.

La démarche clinique peut être constituée des études de cas, la monographie de la Pédagogie institutionnelle, des récits des journaux mais qui partent de situations vivantes et en construisent une connaissance. Il n'y a pas, dans la démarche clinique, d'opposition entre connaissance et action, mais dans l'action, l'intervention, la militante, on peut produire du savoir.

Mon travail consiste à voir si l'on peut faire de la pédagogie clinique. Je n'invente pas ce terme ; c'étaient les hypnotiseurs - vous savez que l'hypnose a été utilisée au siècle dernier pour faire grandir les enfants « en sagesse » - qui utilisaient ce terme. Pour que des praticiens produisent du savoir - plus dans la clinique que l'expérimental, même si ce dernier a sa place - ils devront retrouver un savoir de l'expérience, de la littérature, la pratique s'écrit par le récit.

Ce ne sont pas seulement les historiens qui font des récits mais aussi les pédagogues. La question de la monographie est une manière de transmettre votre savoir au lieu de le laisser

perdre et qu'il soit dit par d'autres. J'appelle tout cela « la dignité de nos actes ». Le métier d'enseignant est truffé de contradictions, mais nous pouvons jouer sur elles, nous pouvons faire balancer les choses et les autres, d'une chose à l'autre, non pas en niant les difficultés mais en se donnant les moyens de construire les outils pour forger autre chose.

Je terminerai avec une citation de Dolto qui dit ceci : « L'avenir humain se situe au-delà des discordes actuelles entre groupes sociaux et entre styles de civilisations. Les individus sexués - hommes, femmes - devenus conscients de leur commune solidarité dans l'épreuve de la vie mortelle, détiennent ensemble la définition de leur destinée inconnue ».

DEBAT

Je voudrais poser trois questions. Tout d'abord une qui touche à l'infantilisation du monde enseignant, comment percevez-vous le fait qu'un enseignant tremble devant l'ombre de son inspecteur, qu'il n'ose pas réagir à des ordres qui viennent d'ailleurs alors qu'il est en contradiction fondamentale et philosophique avec ces ordres-là.

Comment se fait-il que ce milieu enseignant français soit infantilisé ?

Ensuite, vous avez parlé de travailler le lien social dans la classe. Pouvez-vous nous donner quelques pistes ?

Comment mettre en place un lieu structurant, travailler l'articulation entre les activités individuelles et collectives ?

Enfin, quelques pistes sur les dispositifs thérapeutiques, à savoir comment transformer un milieu éducatif en milieu thérapeutique par l'institutionnalisation de certaines actions dans la classe ou par la mise en place de lieux de paroles, en privilégiant une relation duelle ou une relation à travers une médiation, un objet médiateur, ce qu'on retrouve dans la pédagogie institutionnelle, notamment ?

Voilà donc un souhait de quelques pistes de réflexion ou d'action.

M.Cifali

Sur l'infantilisation, les enseignants suisses tremblent encore plus que les Français, et cela pose la question du rapport au pouvoir du fait que les enseignants sortent rarement de l'école, et que ce rapport au pouvoir n'a jamais véritablement été travaillé.

Dans mon futur ouvrage qui sortira en 1994, je donne, non pas des réponses sur le pouvoir, mais je montre que cela doit être travaillé. Nous-mêmes, lorsque nous avons travaillé notre rapport au pouvoir, à la dépendance, nous sommes toujours en train de trembler au nom de quelque chose qui nous aurait été dit.

Cela, ce n'est pas nier les conditions institutionnelles, c'est l'envers. Il y a ceux qui se disent déterminés et ceux qui se disent totalement libres. Mais ce n'est pas vrai, on doit jouer. Toute la créativité sociale, ce sont des gens qui jouent avec les déterminations mais qui créent autre chose en tenant compte de ces déterminations.

Ce n'est pas annuler les notes tout seul dans son coin en l'ayant déterminé, ce serait catastrophique. C'est comprendre pourquoi on permet à l'enfant de traverser des épreuves, comme le jugement, sans être détruit par elles. Ce n'est pas enlever toutes normes sociales, car il nous en faut dans une société, c'est permettre à l'enfant de n'être pas détruit par ces normes mais d'être créateur.

Nous sommes dans un moment crucial, car quand nous sommes dans un trop grand désarroi, on fait appel à quelqu'un qui pourrait penser pour nous. Ce peut être les occultistes, les chamans, un homme politique. Penser par soi-même est toujours une des plus grandes épreuves.

On est toujours à se dire, si j'obéis, cela comporte aussi pas mal de bénéfices: travailler le lien social et l'espace thérapeutique. Les seuls qui ont écrit là-dessus se retrouvent dans la pédagogie et la thérapeutique institutionnelle, l'école de la Neuville. Je ne suis pas d'accord avec tout ce qu'ils peuvent prôner, mais ils ont donné des outils pour penser le lieu.

Tout Maud Mannoni, et ce qui s'est créé autour de l'institutionnel, des lieux de vie, la création de conseils, de lieux de parole peuvent nous permettre beaucoup, mais jamais

la relation duelle. Souvent l'enseignant qui veut être thérapeute croit qu'il va l'être dans le face à face. C'est dramatique parce que cela défait la communauté. Mais, la pédagogie institutionnelle a créé un milieu communautaire avec des règles de vie, des conseils, etc..., à ce moment là on peut individualiser.

La différenciation essentielle vient du fait qu'on a mis en place une structure qui nous permet de faire ces différences. Les enfants acceptent que l'on les fasse quand ils ont compris comment cela fonctionne. Ils ne l'acceptent pas quand c'est "moi j'en aime un" et si "j'en aime un" "je n'en aime pas un autre" et cela crée des clans, des rivalités. Donc cela ne passe pas par la relation duelle, mais pourtant cela passe par la parole.

Les adultes, enfants comme enseignants ne savent plus repérer les générations qui viennent, ne savent plus nommer les choses, donner du sens à ce qui se passe. Mettre du sens, ce n'est pas dire "tu vis ton oedipe", c'est une communauté d'expériences, et Dolto dit des choses importantes sur l'interprétation, que je reprends dans mon livre, pour mettre des mots sur la souffrance, sur ce qui se vit, mettre des mots du quotidien, qui viennent de vous, en authenticité.

On laisse des enfants dans un désarroi, comme s'il n'y avait pas de mots pour dire la difficulté d'apprentissage, pour humaniser la souffrance. Ces mots ne viennent que si vous avez accepté de travailler pour vous, si vous n'avez pas gommé la *difficulté* d'être humain, son rapport au sexe, à l'angoisse, à la *difficulté* d'apprendre, à l'inconnu,...

Les enfants ont besoin de symbolique, notamment des contes. C'est pour cela que des gens comme Boimard, à travers des contes, des mythes, permettent à l'enfant de se repérer dans sa difficulté d'apprendre. Cela, nous en sommes capables, avec nos mots de tous les jours. C'est une responsabilité.

Ce n'est pas bombarder les enfants d'interprétations, ce qui est fait par certains. C'est à certains moments savoir mettre des mots sur la mort, le sexe, la séparation. Souvent les adultes ne le font pas, ou de manière si terroriste que les enfants se ferment, parce que c'est une intrusion, c'est un viol.

Notre qualité de parole est une chose importante et cela nous ne l'apprenons pas, souvent la parole est destructrice, clôture. On ne

bat plus les enfants, mais on les tue à travers la parole. On touche l'autre ainsi de manière beaucoup plus indélébile qu'avec un coup, et cela fait mal. Un coup, ça part mais une parole cela reste jusqu'à toujours comme un lieu de souffrance.

La pratique du texte peut être thérapeutique, ainsi que les mathématiques. Mais pour un enfant, pas obligatoirement pour tous, et c'est après coup que l'on s'aperçoit que notre geste a été porteur. Ce n'est pas se dire je veux faire le geste thérapeutique, là c'est être à côté de la plaque.

C'est au contraire multiplier les gestes, le dessin avec un tel, une responsabilité avec l'autre, etc- et là on individualise, mais ce n'est pas la relation duelle.

Ce n'est pas une question mais plutôt un témoignage d'expérience que je voudrais apporter ici. Une expérience qui est fréquente à l'école moderne est celle de l'entraide et de la coformation et notamment pour la formation de la personne. Nous avons des groupes de travail, on dit commissions corporelles, qui étaient des groupes de réflexion et de recherche ou contact. Dans la classe, il y avait bien sûr l'entraide et la coformation, et je pense que l'on peut ainsi aller vers des équilibres intéressants de la personne ou du groupe.

Ce que je trouve très dommage, c'est votre rapport à l'écriture. L'écriture, celle qui socialise, celle qui témoigne de la richesse de ce que vous inventez. Or il faut du temps pour savoir écrire et la pratique institutionnelle a essayé de travailler cela. Il y a produit du texte mais du texte qui se publie et qui témoigne.

Dans la professionnalisation du métier, il faut passer au registre de la transmission de la connaissance. Quand on dissémine une méthode, elle se pervertit et je crois que nous avons à réinventer notre style, fait de multiples méthodes. Et quand on veut s'adapter à « n'importe quel style est le meilleur », ça ne marche pas. Ce sont là les limites de la pédagogie.

Chacun doit trouver ses outils pour réinventer. Pour certains ce sera le groupe Balint, pour d'autres ce sera une psychanalyse, mais il n'y a pas un outil généralisable.

Dans l'histoire, je crois qu'on en est encore à penser que si on généralisait la méthode Freinet dans les classes, cela irait mieux, ce qui n'est en fait pas forcément vrai. La vivance d'une théorie vient parce qu'on la transforme, il n'y a pas d'orthodoxie de celle-ci. Il est important de multiplier ces dispositifs mais de les faire savoir. C'est là que les experts parlent à la classe.

J'aimerais que vous reveniez sur la phrase, « il faut raccrocher le savoir au sujet, pour permettre le greffage des enfants au savoir », et nous en dire un peu plus.

Cela veut dire que certains enfants n'ont aucune idée de ce qu'est le goût du savoir, ce que ça peut signifier pour eux. Lorsqu'on me pose cette question, je dis toujours que je comprends les techniques Freinet comme la possibilité d'un greffage.

Imbert écrit par exemple dans son dernier livre « Vers la démarche clinique », de petites histoires où notamment un enfant d'origine algérienne, en classe de cinquième, mauvais partout, se retrouve un jour à aller en bibliothèque, tombe sur un livre sur l'Algérie et vient le montrer à la maîtresse. La maîtresse entend le signe et se dit alors « je vais lui demander de faire une conférence sur l'Algérie ».

Tous les autres enfants veulent faire cette conférence. On peut donner comme truc technique de faire des conférences sur chacun des pays, cela tombera à plat. Là on est dans le transfert, c'est-à-dire que l'enseignante a vu le geste et le lendemain elle s'est dit « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? », elle a su exploiter cette situation dans l'intérêt de l'enfant.

Les enfants ne cessent de faire des signes que nous loupons et aucune technique n'a de sens si elle n'est conjuguée à tout mode de transfert tel que présenté dans cet exemple. C'est-à-dire que l'on peut donner des techniques mais qui appliquées en dehors de tout sens peuvent devenir totalement stupides. Il ne faut pas parachuter des situations quand les enfants n'en ont rien à faire.

L'art de l'enseignant, c'est justement de travailler sur ce transfert et ce contre-transfert, de s'apercevoir qu'un enfant qu'on dit débile, qui n'a pas d'accès au savoir, tout d'un coup fait un geste qui le fait bouger de sa place

habituelle et il nous faut reprendre ce geste et l'enclencher dans une relation.

C'est cela le greffage et tout d'un coup, l'enfant comprend ce qu'il y a dans les livres, c'est cela qui est passionnant et il veut en savoir plus.

Le greffage au savoir n'empêche pas les difficultés d'apprentissage, mais quand un enfant comprend le sens de lire et d'accéder à cette merveille que sont les textes, on lui donne la possibilité de « s'accrocher » malgré les difficultés présentes, parce qu'apprendre c'est difficile, répétitif et angoissant.

Même si l'on est dans une société d'images, plus passive, la capacité de découvrir ce que l'on trouve dans les textes et les écrits m'apparaît comme une richesse pour tout le monde et c'est cette entrée dans le savoir que j'appelle le greffage qu'il faut trouver pour chacun et le chemin est individuel.

Il y a des enfants de classes privilégiées qui n'ont de rapport au savoir que parce que « maman demande que j'apprenne », ceux-là vont se casser la figure à un moment donné, parce que ça n'a pas de sens. Quand le rapport au savoir n'a pas de sens, on peut « perroquer » de multiples fois, mais à un moment donné on va le payer en prix psychique. Les bons élèves ont la capacité de faire une analyse, quand ils s'aperçoivent que le savoir les a rendus vides.

On a à travailler avec chacun dans ces gestes qui sont des gestes transférentiels et contre-transférentiels, c'est-à-dire entendre le signe. Or, on s'aperçoit que des enfants font des signes et on passe à côté. C'est rechercher pour nous la capacité de se déplacer. L'élève qui ne veut rien savoir des mathématiques peut un jour décrocher et si on l'enferme dans « il ne veut rien savoir », c'est terminé.

Vous avez parlé du fait que nous enseignants n'écrivions pas nos expériences et je me dis que c'est toujours la même difficulté à se publier. C'est-à-dire que de la même manière qu'a été citée l'ombre de l'inspecteur, on peut citer l'ombre de Freinet, la peur de l'ombre du militant pédagogique qui est dans son école, la peur du psychanalyste s'il décidait de venir dans son école après la conférence.

Une (les difficultés sont que l'on imagine toujours la situation d'enseignement seul dans sa classe. Ce qui est quand même contradictoire quand on sait qu'on est dans un métier (lu lien social, de le faire toujours tout seul.

Un des enjeux à venir est que l'on ne peut plus être seul. Il y a de multiples métiers autour de l'enseignant. Mais il faut surtout faire en sorte que ces métiers ne nous raptent pas une partie de notre métier. ce qui risque d'arriver un enfant qui a une difficulté, on le fourgue au thérapeute.

Réagir comme ça ne résoudra rien. Il faut établir un dialogue entre ces métiers différents, mais nous en sommes au b.a.ba, la collaboration ne date que du début du siècle et quand vous entendez les professionnels, c'est plutôt la lutte de territoire, les mesquineries et autres.

Nous avons donc à apprendre à nous confronter avec des logiques de discours différents. Quand à l'ombre de Freinet, on peut simplement dire que Freinet ne serait plus Freinet s'il était aujourd'hui. Lui, inventerait autre chose, donc, vous devez inventer autre chose. L'héritage que nous avons de Freinet n'est pas une dette d'orthodoxie mais une dette de créativité.

Ceux qui « perroquettisent" Freud sont dans un système mortifère, il faut que les psychanalystes réinventent sans cesse la psychanalyse.

Ceci est une donnée : toute chose doit être mouvante, doit se transformer. Il faut donc se risquer à faire des choses que Freinet n'a jamais faites, et oser se faire descendre par ceux qui détiennent la loi.

Au début de l'école, on a vu apparaître une formation disciplinaire très poussée, puis on a abordé la psychologie pour que les enseignants y soient formés, aujourd'hui la formation des maîtres aborde la psychanalyse. En imaginant que vous soyez toute puissante pour élaborer un programme européen de formation des maîtres, y incluriez-vous une analyse obligatoire pour les enseignants ?

Question rituelle posée à une psychanalyste qui doit, bien entendu, défendre son territoire et dire à tous les enseignants de

faire une psychanalyse. Ce débat, je l'ai clôturé il y a déjà fort longtemps. Qu'est-ce que je fais avec des enseignants, moi qui suis psychanalyste ? Je ne fais pas trois cours sur Freud, ni sa théorie métapsychologique.

J'essaie de permettre, de mettre des mots sur la réalité d'un métier et permettre à ces métiers de se penser avec des questions que les enseignants ne se posent généralement pas. Je déteste qu'on pense avoir formé les enseignants à la psychologie simplement en leur ayant parlé un peu de Freud, d'Adler ou autres.

L'objet est de comprendre le métier d'enseignant avec les outils dont nous disposons, notamment en psychanalyse. Les premiers pédopsychanalistes pensaient que tous les enseignants devaient passer par une psychanalyse. Certains l'ont fait en croyant qu'ensuite ils n'auraient plus de problèmes en pédagogie.

Ceci peut nous aider mais les difficultés dans l'acte d'éducation nous les aurons toujours et cela ne doit pas nous empêcher de penser ce métier qui est d'une difficulté et d'une complexité énormes.

La psychanalyse permet à certains moments de prendre soin de soi et nous permet de nous dépatouiller dans ce qui est notre souffrance. Ça nous permet de repérer des éléments d'évolution positive chez les enfants. Mais un travail de parole en groupe, de réflexivité, de capacité réflexive, un travail de Balint, de confrontation peut très bien aussi nous permettre d'être sensible aux faits humains.

Parmi mes étudiants, certains font des psychanalyses, d'autres pas. Si cela était contraint, ce serait une faute d'éthique grave. Ce contre quoi je me bats, c'est qu'une des logiques du discours l'emporte.

Actuellement on en est à qui l'emportera : les didactiques, le savoir ou la relation. On en est à des coups de balancier depuis le début du siècle. Mon propre discours est à relativiser et c'est ce que je fais.

Une question par rapport à la formation et plus directement concernant les sciences cognitives en formation aux sciences de l'éducation. Je voudrais savoir quel lien possible peut exister entre un champ de recherche plutôt psychanalytique et les

nouvelles théories cognitives et même la neuropédagogie ?

Y a-t-il, liens possibles ou champs séparés ou non communication ?

Piaget a fait une théorie de la cognition et de l'intellect. Mais il est dit que le moteur est l'affect. Là où il y aura perversion, c'est que les cognitivistes pensent pouvoir tout résoudre à partir d'eux.

Je ne peux être d'accord. Certaines choses n'appartiennent qu'au psychique, d'autres qu'à l'intellect, il y a des transformations. Un discours ne doit pas l'emporter même s'il y a des effets de mode. On passe de La Garanderie, de la gestion mentale à d'autres systèmes de pensée qui sont tous très séducteurs, parce que cela rassure.

Mon discours ne veut pas rassurer, parce que cela veut dire qu'on est dans le bricolage, dans l'incertitude, l'inintelligible, la complexité. Mais on a tous besoin d'être rassuré, surtout si on pouvait nous donner des trucs, des recettes. Il faut des repères, des techniques, des méthodes, mais ensuite on ne peut les appliquer texto à tous les enfants car ils sont tous différents et ce qui fonctionne avec l'un ne marchera pas avec l'autre. Je dois donc bricoler ma méthode, parce qu'au nom d'une méthode, on devient totalitaire. Et cela je ne peux l'accepter.

Les neurosciences comme la psychanalyse, apporte des choses intéressantes, mais il faut éviter la cécité des formateurs et des scientifiques. Le métier d'enseignant fait éclater les champs disciplinaires. On serait obligé, d'être dans l'interdisciplinarité.

Mais en parler aux cognitivistes ou aux didacticiens, c'est impossible, parce qu'on a peur. Quand on sort de la logique d'un discours, on peut être confronté à l'idée que l'autre peut avoir raison, et on se met en position de défense ou d'agressivité.

Je crois que le psychanalyste qui n'est pas pur et dur peut entrer dans le discours de l'autre, travailler avec lui, même si cela demande continuellement à clarifier nos discours respectifs, de poser nos limites, et de toujours savoir que personne n'a tort ou raison, mais que tout le monde a tort et raison.